

en grosses lettres noires entourées de larmes d'argent, comme épitaphe : C'est ici le tombeau des secrets.

Léonie ne put s'empêcher de sourire.

—C'est bien, monsieur, dit elle, on m'appelle Mme Prudence.

—C'est tout ?

—Oui, monsieur.

—Et vous demeurez ?

—Rue Lafayette, où je suis marchande d'objets d'art et de curiosité.

—Comment, c'est vous qui êtes madame Prudence ! s'exclama Brévanne.

—Mais...

—Je vous connais, madame Prudence.

—Vous me connaissez ! fit elle tout ahurie.

—Hé, oui, j'ai eu plusieurs fois à donner des renseignements sur vous, oh ! uniquement au sujet de vos affaires, à des maisons d'Italie, d'Allemagne, de Grèce, de Turquie avec lesquelles vous êtes en relations. Permettez-moi de vous féliciter, madame ; par votre intelligence, vos connaissances spéciales et des prodiges d'habileté, vous avez su créer en peu de temps une maison bien connue dans toute l'Europe, et peut-être unique dans son genre.

—C'est de la flatterie, monsieur.

—Non pas. J'aime, voyez-vous, les personnes aux grandes idées, aux larges conceptions, et vous pouvez être assurée d'avance que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous être agréable, sans compter le plaisir que j'aurai à vous servir. Maintenant, voyons, de quoi s'agit-il ?

—De renseignements au sujet d'un héritage.

—Considérable sans doute ?

—Je le crois.

—De quoi se compose cet héritage ?

—Je ne saurais trop le dire, mais j'ai tout lieu de croire qu'il y a un château, plusieurs domaines.

—Le tout en Espagne ?

—Oui.

—Est-ce qu'il y a eu captation, ou spoliation ?

—Je pense qu'il y a eu spoliation, sans cependant pouvoir l'affirmer.

—Est ce vous, madame, qui avez les droits sur ces biens ?

—Non, monsieur, j'agis au nom d'une autre personne, une jeune fille, dont les droits à l'héritage de son père sont indéniables.

—Heu ! heu ! si elle a été déshéritée... Il y aura procès, et quand on est entre les mains des hommes de loi, on ne sait ni comment ni quand on en sort.

—Non seulement elle n'est pas déshéritée, monsieur, mais il y a un testament en sa faveur.

—Oh ! alors, l'affaire se simplifie ; un testament ! Quel âge a cette jeune fille ?

—Dix huit ans.

—Depuis quand son père est-il décédé ?

—Il y a de cela plus de quinze ans.

—Et c'est aujourd'hui seulement qu'elle pense à faire valoir ses droits à l'héritage de sa famille ?

—Le testament était égaré, perdu ; il n'a été retrouvé que depuis peu. La jeune fille ignore encore le secret de sa naissance et ne sait rien de ce que je veux faire pour elle.

—Mais cela devient très intéressant ! s'écria Brévanne.

Il changea de position, mit son coude sur la table et son menton dans la paume de sa main.

—Oui, vraiment, ajouta-t-il, il y a du roman là dedans.

—C'est, en effet, une histoire étrange.

—Que vous allez me raconter ?

—Je ne peux vous dire que ce que je sais, mais ce sera suffisant pour les recherches que vous aurez à faire.

—Je vous écoute de mes deux oreilles.

—Le père de la jeune fille est un noble et riche espagnol, le marquis Philippe de Mimosa.

—Mimosa, fit Brévanne, je connais ce nom ; veuillez continuer, madame.

—Je ne saurais dire dans quelle circonstance extrêmement critique ou dans quelle situation douloureuse s'est trouvé le marquis de Mimosa. Toujours est-il que le voyant entouré d'ennemis, prêt à tomber sous leurs coups, voyant sa fin prochaine, et craignant que sa fille unique, alors âgée d'environ deux ans, ne tombât entre les mains de ces mêmes cruels ennemis et n'eût un sort pareil au sien, il remit l'enfant à un de ses fidèles serviteurs, avec ordre de la confier à une personne sûre, qui se chargerait de l'élever et saurait la soustraire à toutes les recherches qui pourraient être faites pour la retrouver.

Le serviteur s'acquitta de sa mission ; malheureusement il avait été suivi par un homme à la solde des ennemis en question, et deux ou trois jours après que la pauvre petite eut été confiée à la femme qui s'était chargée de l'élever, elle fut enlevée par cet homme, ce misérable.

—Oh ! oh ! fit le directeur de l'agence.

—D'après ce que j'ai appris depuis, poursuivit Léonie, le bandit avait reçu l'ordre de tuer la pauvre petite créature, mais ce lâche assassinat lui répugna. Passant dans un village, au milieu de la nuit, il pénétra dans une étable à moutons, y déposa l'enfant et disparut.

—Très intéressante cette histoire, madame Prudence.

—Le lendemain matin, la petite fille abandonnée fut trouvée par les bonnes gens à qui appartenaient l'étable ; n'ayant pas d'enfant, ils l'adoptèrent, l'élevèrent comme si elle eût été leur propre fille, et elle est aujourd'hui une charmante et très jolie personne douée d'une rare intelligence et ne manquant même pas d'une certaine instruction.

—Bref, une vraie fille de marquis. Mais me voilà jaloux de vous, madame Prudence ; comment diable avez-vous pu découvrir tout cela ?

—Je dois vous avouer, M. Brévanne, que le hasard m'a beaucoup et étonnamment servi.

—Oh ! le hasard, quand il se mêle d'une chose il est le plus grand des maîtres ; souvent, je le reconnais, il est plus habile et plus fort que moi. Mais revenons à notre affaire. Est ce que depuis l'enlèvement de la petite fille personne ne l'a réclamée ou tout au moins n'a cherché à savoir ce qu'elle était devenue ?

—Personne, ce qui indique que le marquis n'existe plus et que ses craintes au sujet de sa fille n'étaient que trop justifiées.

—Diable, diable ! tout cela est bien singulier.

—En effet, bien singulier.

—Qu'est ce que vous supposez ?

—Que le marquis étant mort, personne après lui n'avait à s'intéresser à l'enfant.

—Mais la mère ?

—Elle devait être morte antérieurement aux événements.

—Et le domestique, ce fidèle serviteur ?

—Il peut avoir été assassiné.

—Dame, oui, n'importe, je le répète, tout cela est bien singulier.

—On parvient cependant à se l'expliquer.

—Mais la fortune, les biens du marquis, que sont-ils devenus ?

—Voilà, monsieur, ce qu'il faut savoir.

—Un château, des domaines, ça ne s'évapore pas comme une brume, ça ne disparaît pas comme un tas de feuilles que le vent emporte.

—Je crois, M. Brévanne, que les ennemis du marquis, des parents sans doute, se sont emparés de ses biens.

—C'est possible. Certes, il y avait à cela des difficultés, mais en Espagne... Dans tous les cas, s'ils tiennent, il sera difficile de leur faire lâcher prise.

—Il y a en Espagne une justice comme en France.

—La justice est dans tous les pays, mais partout elle a ses faiblesses, partout il y a avec elles des accommodements.

—Je n'en suis pas encore à m'adresser à elle, monsieur.

—Assurément ; je vous préviens, voilà tout. Ce testament dont vous m'avez parlé existe-t-il réellement.

—Oui.

—Vous l'avez vu ?

—Je l'ai vu.

—Il est entre vos mains ?

Le directeur de l'agence vit le front de la cliente se plisser et comprit que sa curiosité le rendait indiscret.

—Mon Dieu, Mme Prudence, reprit-il, ne voyez dans les questions, peut-être indiscrètes que je vous adresse, que l'intérêt que je porte à cette affaire et à vous-même ; je ne vois pas bien où vous allez, il est vrai que cela ne me regarde pas ; néanmoins, je dois prendre fait et cause pour vous qui me faites l'honneur de vous adresser à moi.

—Je vous en remercie, monsieur ; si, plus tard, j'ai besoin de vos conseils, je viendrai vous les demander.

—Ce sera une nouvelle marque de confiance dont je serai fier. En attendant, et tout d'abord, vous allez avoir à dépenser une somme assez ronde ; c'est là-dessus, précisément, que je voulais attirer votre attention.

—J'ai pensé à cela, M. Brévanne, et je suis disposée à faire les dépenses nécessaires.

—En somme, il s'agit pour moi de savoir ce que sont devenus les biens du marquis de Mimosa, en quelles mains ils sont tombés.

—Voilà tout, monsieur.

—Eh bien, madame, vous aurez les renseignements que vous désirez.

—Dans combien de temps ?

—Je ne peux pas vous le dire exactement, mais le plus tôt possible.

—Pourra-t-on savoir, au moins approximativement, quel est le chiffre de la fortune ?

—Je le pense, nos investigations se porteront aussi de ce côté. Peut-être vais-je aller moi-même en Espagne ; dans tous les cas, j'y enverrai un de mes agents, garçon très adroit, très discret, familier avec la langue espagnole et ayant déjà rempli dans ce pays plusieurs missions difficiles. Vous le savez, là comme ailleurs et plus encore qu'ailleurs, on n'obtient rien si on n'a pas la main généreuse et toujours ouverte. Je suis donc obligé de vous de mander une provision.

—Je m'y attendais, monsieur ; quelle somme dois-je vous remettre ?

—Cinq mille francs.

Mme Prudence tira son portefeuille du sac qu'elle tenait à la main et compta sur la table cinq billets de mille francs.

M. Brévanne lui fit ensuite signer un engagement relatif au salaire qui devait payer ses services.

—Comptez sur moi, madame Prudence, dit-il ; dès que j'aurai les renseignements, vous en serez avertie.

Elle se leva pour prendre congé et ils se séparèrent après avoir échangé une poignée de main.

—Diable de femme, se disait Raymond Brévanne en mettant les cinq mille francs dans son coffre fort, elle est plus rusée qu'un vieux renard ; c'est très bien, son héritage de ce marquis, mais il y a autre chose là-dessous ; en réalité, quel but poursuit-elle ? J'ai vainement essayé de lui tirer les vers du nez, elle ne dit absolument que ce qu'elle veut dire, tout en ayant l'air d'être expansive et pleine de confiance. Ah ! la gaillarde, elle ne se compromet pas.

Après tout, c'est une nouvelle et bonne cliente ; les affaires vont bien, ajouta-t-il en se frottant les mains.